

[Text]

port, the proof of whether or not the banks would come to the party would be in the pudding. For example, a solution in the Mexican situation would be new money in the area of \$4 billion or \$5 billion, \$2.5 billion of which would be required from the banking community. Such a package would put the plan to the test. Are you confident that the banks would meet that test?

Mr. Wilson: I can only repeat what bankers have told me. It has been indicated by banks—the ones closest to the Mexican situation—that with the right set of circumstances they would be able to generate that degree of funding. However, that is what negotiations are all about. The Mexicans are trying to get the least onerous terms and the bankers are saying, “Here is what we think we need to encourage participation.”

Let me go back to the question asked by Senator Haidasz. There are differences in attitude toward the Baker plan as amongst Canadian banks and, for that matter, different banks in other countries. The attitude amongst the banks is not uniform. Some have different perceptions of the magnitude of the problem and some have different perceptions as to how they as banks should participate. The important point is that the banks as a group have said, “Yes, the Baker initiative is very appropriate and welcomed in the context of the broad problems that we as industrialized countries face in providing support, through the banking system and through the international financial institutions, to deal with these problems. These banks have all participated in those statements.

Senator Bosa: In your opening remarks you made reference to the projection that there will be a 3 per cent increase in the growth of most industrialized countries and that if that growth is a little better than 3 per cent, the least developed countries will have a greater opportunity to not only cope with the debt but to reduce their debt. In Washington we heard that 3 per cent is a very optimistic projection, that it does not take into account the pitfalls that take place from time to time, such as increased interest rates and other incidents that upset economic factors, and that it is difficult to predict that the economy will sustain an average of 3 per cent growth over a period of 10 years. Would you care to comment?

Mr. Wilson: One of the difficult parts of such a question is that you are asking me to generalize on a problem which is only dealt with on a case by case basis. The banks, the IMF, and the World Bank do not go into a situation saying we are going to increase lending by X per cent. They say, “Here is Mexico, and this is how we are going to deal with their problem”, or “Here is Brazil, and this is how we will deal with their problem.” There is quite a range of attitudes, so it is difficult to generalize. The point has been made, and I think it is the point that you are making, that 3 per cent is not a large growth rate. I can recall some numbers I saw recently which indicated that recent growth rates in real terms among the LDCs as a group was in excess of 3 per cent. I think that the LDCs, particularly countries such as Brazil, among others, have indicated that they can support an increased amount of debt. As I indicated in my remarks, they have had a very substantial reduction in their balance of payment deficits. The 15 Latin

[Traduction]

pourrait se tirer d'affaires en recevant des fonds de l'ordre de 4 à 5 milliards de dollars, dont 2,5 milliards proviendraient du milieu bancaire. Une telle formule mettrait le plan à l'épreuve. Êtes-vous confiant que les banques seront à la hauteur de la situation?

M. Wilson: Je ne peux que répéter ce que les banquiers m'ont dit. Or les banques ont indiqué—celles qui connaissent le mieux la situation mexicaine—que si les circonstances sont favorables elles pourraient trouver les montants nécessaires. Mais c'est précisément l'objet des négociations. Les Mexicains veulent obtenir les conditions les plus favorables, et les banquiers disent: «Voici ce dont nous avons besoin pour favoriser la participation».

Revenons à la question du sénateur Haidasz. Les banques canadiennes n'ont pas toutes réagi de la même façon au plan Baker, comme c'est le cas dans d'autres pays. Elles diffèrent d'opinion. Elles ne voient pas toutes l'ampleur du problème de la même façon et conçoivent différemment leur mode de participation. L'importance c'est que, comme groupe, les banques ont dit: «Oui, l'initiative Baker est très indiquée et elle est bienvenue dans le contexte des problèmes généraux que nous, les pays industrialisés, connaissons en cherchant des solutions à ces problèmes par l'entremise du système bancaire et des institutions financières internationales. Ces banques ont toutes souscrit à ces déclarations.

Le sénateur Bosa: Dans votre déclaration préliminaire vous avez parlé de prévisions voulant que la croissance de la plupart des pays industrialisés connaissent une hausse de 3 p. 100, et que si cette croissance était légèrement supérieure à 3 p. 100 il serait plus facile pour les pays en développement d'honorer, voire de réduire, leurs dettes. À Washington, on nous a dit que le chiffre de 3 p. 100 était très optimiste, qu'il ne tenait pas compte des sursauts qui se produisent de temps à autre, comme la hausse des taux d'intérêt ou d'autres incidents bouleversant les facteurs économiques, et qu'il est donc difficile de prévoir que l'économie enregistrera une croissance moyenne de 3 p. 100 sur 10 ans. Qu'en pensez-vous?

M. Wilson: Un des aspects les plus difficiles d'une telle question est que vous me demandez de généraliser à propos d'un problème qui est traité cas par cas. Les banques, le FMI et la Banque mondiale n'abordent pas la situation en déclarant qu'elles vont augmenter les prêts de x p. 100. Ils disent: «Au Mexique, voici comment nous proposons de régler le problème», ou bien «Au Brésil, nous proposons telle ou telle solution à leur problème». Il y a toute une gamme d'attitudes; il est donc difficile de généraliser. On a soutenu, et je crois que c'est ce que vous cherchez à dire, que 3 p. 100 n'est pas un taux de croissance très fort. Certains PMD, notamment des pays comme le Brésil, ont indiqué qu'ils pourraient supporter une dette plus élevée. Comme je l'ai déclaré, ils ont bénéficié d'une très substantielle réduction des déficits de leur balance des paiements. Les 15 pays latino-américains ont enregistré une énorme réduction des déficits de leur compte courant. Ils ont donc prouvé qu'ils sont capables de faire des rajustements